

Ils ont tous leur école rêvée, idéale

L'UTOPIE

L'Utopie à l'honneur

En 1516, le juriste et homme d'État anglais Thomas More publiait *l'Utopie* à Louvain. L'UCL et la KUL ont décidé de commémorer dignement l'événement, en plaçant l'année académique 2015-2016 sous le signe des utopies. Rêver un nouveau monde à l'heure où la plupart des anciens schèmes arrivent à expiration, et l'accoucher : un superbe défi, auquel *Le Soir* s'est associé.

Il y a cinq cents ans, Thomas More, humaniste de son époque, publiait à Louvain son livre *Utopie*. Un savant mélange de rêves imaginaires aux accents politiques et socialistes,

basé sur les observations et critiques de l'auteur, dans son XVI^e siècle d'origine. Un ouvrage qui a marqué les esprits puisqu'aujourd'hui, l'UCL et la KUL ont décidé de célébrer ce 500^e anniversaire en mettant, pour l'année académique 2015-2016, ce thème de l'utopie en avant. Plus qu'un simple rappel de faits historiques, il s'agit d'amener à s'interroger sur les nouveaux rêves que tout un chacun possède, à l'heure actuelle.

Cela s'est déjà confirmé par le passé : imaginer de nouvelles utopies peut avoir des conséquences concrètes, si on y croit assez fort pour les créer, les développer et devenir acteur de ces changements importants, voire essentiels.

« Être créatif, être soi-même »

C'est pourquoi le journal *Le*

Soir a décidé de s'associer à ce défi. Ce samedi déjà, nos pages étaient dotées de quelques encadrés, où des personnalités faisaient part de leurs propres utopies. Ainsi, Jacques Attali, économiste et écrivain français, confiait son rêve de vivre dans « une société où la mission est d'aider chacun à être créatif, à être soi-même, à être heureux ».

Ce mercredi, *Le Soir* donne la parole à trois spécialistes, pointant de la sorte un sujet précis : l'utopie de l'enseignement. En Belgique, nul n'est censé ignorer que l'enseignement est aujourd'hui en pleine mutation, objet de réformes considérables. Sont-elles utiles, sont-elles nécessaires ? Seront-elles le moteur d'un meilleur enseignement ? Ces trois interviewés donnent leur avis sur leurs rêves et aspirations en matière de pédagogie. ■

VALENTINE ANTOINE

Trois acteurs de la société, dont deux de l'enseignement, font part de leurs utopies pédagogiques.

le patron « Des profs aussi valorisés que les stars »

ENTRETIEN

Eric Domb est le patron du célèbre parc animalier Pairi Daiza.

L'école dont vous rêvez, à quoi ressemblerait-elle ?

Ce n'est même pas un rêve. C'est un impératif, notre seule planche de salut. L'économie se dématérialise de plus en plus. L'avenir, certainement pour un petit pays comme le nôtre, ce n'est plus la matière première, c'est la matière grise. Faire de notre école l'une des meilleures du monde, ce n'est pas un rêve, une utopie, c'est, pour notre prospérité, une condition de vie ou de mort. C'est aussi simple que cela.

Je déplore le manque de sens de l'urgence à transformer une école dont les résultats sont plutôt limités en une école de l'excellence qui prépare nos enfants à affronter la vie dans les meilleures conditions possible.

Comment y arriver ?

Je reprendrai une phrase d'Aristophane : « Enseigner, ce n'est pas remplir un vase, c'est allumer la flamme. » C'est donner l'envie de poser des questions et

d'y trouver des réponses. Transmettre l'amour de la connaissance. Comment y arriver ? Il y

a un consensus pour admettre que la fonction d'enseignant est probablement l'une des plus stratégiques pour assurer notre avenir. Cela veut dire que cette profession doit être tellement valorisée que les jeunes les plus brillants, les plus talentueux rêvent d'être profs.

On en est loin... Il y a pénurie de profs.

Je reconnais et je respecte que les sportifs, les chanteurs de variété,

les acteurs ont un rôle très important dans la société, qu'ils nous permettent de rêver. Mais les profs devraient être au même niveau. Ils devraient nous faire rêver. Pour notre prospérité, leur rôle est au moins si pas plus important que celui d'un joueur de foot ! C'est la qualité de l'enseignement, son enthousiasme, qui permettront de transformer une société qui a peur de l'avenir en une société qui a envie de l'avenir.

Il faut réenchanter l'école pour réenchanter la société ?

Les Belges francophones doivent être convaincus que leur enseignement doit être l'un des meilleurs au monde. Est-ce possible ? Il faut commencer par en avoir l'ambition. Et on ne la pas ! Il faut arrêter de confondre excellence et élitisme. Le plus grand échec de la gauche est de ne pas avoir recherché à tout prix à rendre notre enseignement le plus excellent possible en entretenant la confusion.

L'élitisme, c'est s'occuper de ceux qui a priori ont le plus de prédispositions en négligeant tous les autres. L'excellence, au contraire, c'est permettre à tous les enfants, quel que soit l'environnement où ils sont nés, de tailler le diamant qui est en eux.

Les tenants du statu quo usent de faux arguments. Ils disent par exemple : « Il ne faut pas marchandiser l'école. » C'est grave de dire ça ! La question n'est pas là. Il s'agit de donner les meilleurs outils possible à un jeune pour qu'il affronte la vie professionnelle.

Car si vous n'avez pas la possibilité d'être heureux dans votre vie professionnelle, il est très difficile de l'être dans votre vie privée.

Le rêve, l'utopie, ont-ils joué un rôle important dans votre parcours ? L'école y a-t-elle contribué ?

J'aime dire qu'il est prudent d'être audacieux. Il y a deux folies possibles. L'une consiste à oser se lancer. Ce que j'ai fait. L'autre consiste à ne pas oser et à passer à côté de ses rêves. Tous ceux qui se sont réalisés dans un projet ont commencé par es-

sayer. La pire des folies est de ne pas oser. L'utopie est quelque chose d'extrêmement sérieux.

On en manque ?

On ne les ose pas assez. Est-il possible de faire de sa passion un métier ? C'est une utopie. Mais c'est possible. C'est ce que j'ai réussi à faire. Pairi Daiza n'est pas situé dans une zone touristique, ni à la mer ni à la montagne, et on ne peut pas dire

qu'il y a du soleil tous les jours. Mais on l'a fait. L'utopie, c'est un rêve éveillé, en quelque sorte. C'est se donner beaucoup plus de chances d'avoir une vie intéressante. Si j'ai un conseil à donner aux étudiants, c'est celui-ci : si vous avez envie de vivre une belle histoire, écrivez-la vous-mêmes, ne laissez le stylo à personne. ■

Propos recueillis par
CORENTIN DI PRIMA

le prof « Une école dans un rythme apaisé »

ENTRETIEN

Après une longue expérience comme professeur de français, Christian Schandeler est désormais conseiller pédagogique. Il vient de publier *L'école en panne de sens* (1). Il est grand temps, y estime-t-il, de « *comprendre que jamais le*

fossé entre ceux qui pensent l'école et ceux qui la vivent n'a été aussi grand ». Il livre au *Soir* sa vision utopique de l'enseignement, en lien avec son livre.

Si vous deviez imaginer une nouvelle école, ce serait...

Ce serait une école qui veille à former des élèves entreprenants, autonomes, aventuriers, constructeurs de projets et non de simples exécutants

de situations-problèmes pensées en chambre et censées évaluer leurs compétences. Ce ne serait pas à l'enseignant d'évaluer l'élève, mais à l'élève de prouver sa valeur, un peu comme les compagnons du devoir montrent leur savoir-faire en exécutant un « chef-d'œuvre ». Il resterait bien quelques apprentissages communs à tous, éventuellement répartis par branches, mais cet enseignement ferait surtout la part belle aux projets multidisciplinaires qui donnent sens aux apprentissages. Cette école aurait renoncé à la course aux

points, aux échéances étriquées des années d'étude et aux cours saucissonnés en tranches de 50 minutes. On y aurait tourné le dos aux pratiques de contrôle permanent, pour permettre aux élèves d'expérimenter, à un rythme apaisé, différentes disciplines.

Le tout dans un cadre inchangé ?

De même que le cadre horaire aurait été assoupli, on reverrait le cadre spatial. On laisserait, à certains moments, les portes ouvertes pour permettre aux élèves de circuler de la table de conversation

d'anglais à l'atelier théâtre, du laboratoire de sciences au centre multimédia, en fonction du parcours défini avec eux. On veillerait à encourager la collaboration entre pairs, à leur permettre la création de réseaux d'apprentissage réels et virtuels permettant de communiquer avec des élèves de tous les coins du monde. On ne priverait pas les élèves de leurs smartphones mais au contraire, on veillerait à en faire un bon usage dans un cadre déontologique. Les professeurs se définiraient non comme des experts d'une discipline mais comme des chercheurs en pédagogie.

Et les professeurs ?

Tous les enseignants veilleraient à se professionnaliser tout au long de leur carrière et n'hésiteraient pas à se rendre visite en classe, afin de partager des expériences de travail. Ils collaboreraient, en

équipes, à des projets d'apprentissages. Vis-à-vis des élèves, ils se comporteraient davantage comme des accompagnateurs dans la démarche de recherche que comme des spécialistes de la matière. Leur

rôle consisterait d'abord à créer un cadre sécurisant pour les apprentissages afin qu'ils permettent aux élèves d'oser expérimenter, au risque de se tromper. Les enseignants créeraient ainsi dans leur classe un « esprit de troupe », favorisant la coopération entre pairs. Dans cette école nouvelle, le « principe de précaution », qui conduit souvent au « principe de renonciation », aurait fait place au principe de confiance. Les conflits, débordements inévitables dans un cadre social, y feraient l'objet d'apprentissages citoyens. On ouvrirait un dialogue vrai avec les jeunes pour parler de nos valeurs, de ce qui fait notre identité, pour permettre aux élèves de construire le leur. Au final, le gouvernement aurait veillé à mettre la structure de l'école en accord avec la visée du décret Missions qui invite à mettre l'élève au centre des apprentissages... L'autorité serait devenue une autorité qui autorise plus qu'elle ne contrôle... ■

Propos recueillis par
ERIC BURGRAFF

(1) Edition L'Harmattan, 14,5 euros.

l'étudiant « Le supérieur n'est plus un choix, c'est une obligation »

ENTRETIEN

Brieuc Wathélet est le nouveau président de la Fédération des étudiants francophones (FEF). La crise ambiante a ramené à la surface une vieille utopie : un enseignement supérieur véritablement accessible à tous.

De quel enseignement supérieur rêvez-vous ?

Je rêve, avant tout, à un enseignement accessible à tous ! Cela postule la suppression d'une série de barrières. Au niveau académique tout d'abord, en éliminant tous les mécanismes de sélection qui limitent et découragent l'accès. Au niveau financier aussi : le coût des études au sens large (minerval, logement, syllabus, transports, restaurants accessibles...) doit être réduit. Au niveau culturel enfin : l'enseignement supérieur souffre encore d'une image d'inaccessibilité dans les milieux défavorisés, à cet égard il faut créer un vrai service public d'information sur les études et ne plus laisser ce volet au privé. En fait, ces trois choses sont liées : si on corrige la barrière financière, par exemple, on contribue à faire tomber la barrière culturelle.

Je rêve aussi d'un enseignement supérieur plus critique face aux certitudes répandues. L'enseignement, c'est beaucoup de contenu,

mais il faut développer la réflexion sur ce contenu, il faut favoriser les avis personnels des étudiants, les encourager à faire des liens entre les cours. Il n'est pas normal, par exemple, qu'en économie, la doctrine néo-libérale continue de s'imposer face aux autres. La concurrence parfaite n'est que rarement remise en question alors que l'économie sociale est à peine abordée. L'enseignement supérieur doit ouvrir le champ des possibles.

Y compris celui de la réussite ?

De fait, je rêve encore d'un enseignement qui démocratise la réussite. Tout le monde n'a pas le même bagage en sortant du secondaire. Pour corriger les différences, il faut travailler dans des auditoriums moins grands, il faut engager des assistants et favoriser les interactions. Il faut aussi, et surtout, créer de nouveaux mécanismes d'aide à la réussite. A la FEF, nous avons de nombreuses idées à ce sujet : des « examens blancs » pour mettre les étudiants en situation, des blocus assistés (cela existe dans certaines universités mais le privé prend trop de place dans ce secteur), une généralisation de l'accompagnement personnalisé sous forme de tutorat, monitorat, coaching organisé... Tous ces élé-

ments ont un réel impact sur la réussite.

Je voudrais que l'on dégage enfin des moyens pour le bâti, le matériel et le personnel d'accompagnement.

Des moyens, n'est-ce pas ce qui fait le plus défaut ?

En fait, je rêve qu'on investisse massivement dans l'enseignement supérieur. Pas pour le principe, mais parce que ça rapporte beaucoup plus à l'Etat que cela ne coûte.

En termes strictement financiers, bien sûr : des études ont démontré que l'on récupère jusqu'à trois fois le coût pour la collectivité. Outre l'aspect financier, il faut prendre en compte les impacts sociaux : le degré d'éducation influence l'implication des individus dans le processus politique, il impacte positivement le niveau de santé ainsi que le sentiment d'appartenance à une communauté.

Le fait que les individus se sentent inclus dans les décisions politiques, appartenant à une communauté et en bonne santé... n'est-ce pas ce dont la société a besoin ? Si la réponse est oui, investir dans l'enseignement supérieur n'est plus un choix, c'est une obligation. ■

Propos recueillis par
ÉRIC BURGRAFF